

Place du Vendredi et statue de Jacques Van Artevelde, à Gand (voy. p. 328). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Les béguinages. — Visite au petit béguinage. — L'ouvrier. — Échappée sur la vie des béguines.

Tu te souviens, toi, l'amoureux des pâles religieuses et des créatures souffrantes, tu te souviens, mon cher Mellery, de notre entrée au béguinage de Gand, à celui qu'on appelle le petit, pour le distinguer de l'autre, le nouveau, plus vaste dans son entour de murs crénelés comme des remparts.

La veille, en courant des lourds beffrois plantés en plein ciel et des grandes églises sombres enfonçant leurs piliers trapus dans l'ombre des cryptes comme dans le froid des nécropoles, aux halles autrefois retentissantes du va-et-vient des milices, nous avions enfilé les étroites venelles du quartier reconstruit, longé les alignements symétriques de ses petites maisons couleur sang de bœuf figé, et sans grand entraînement toutefois, par complaisance peut-être pour les

pignons des vieilles estampes, vanté la gothique architecture de cette ville, poussée un beau matin dans la modernité de l'autre.

Au fond, ces kilomètres de murs, d'un ton de brique calcinée et presque noire, tournant sur eux-mêmes dans le labyrinthe des ruelles et ne laissant apercevoir que les profils déchiquetés des habitations, sans une gaieté pour les yeux ni un réconfort pour les âmes, surtout sans une échappée sur les claires verdure, cette douceur des solitudes, nous avaient versés dans l'âme le morne des banlieues misérables, là où le train de la vie expiré ne laisse plus régner que la mélancolie du silence et de l'abandon. Le triste brouillard, abattu sur la petite cité à cette heure crépusculaire, avait peut-être contribué aussi à l'impression navrée qui nous fit souhaiter d'être brusquement transportés dans le tapage et la circulation des quartiers marchands.

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305.

Nous sortîmes de là, emportant aux épaules le frisson toujours ressenti aux approches de la mort et nous demandant si toutes ces maisons étaient vraiment habitées ou si elles n'étaient que des tombeaux au fond desquels, rigides en leurs robes à plis réguliers, dormaient les béguines trépassées. Comme nous traversions l'angle d'une rue, un fer de cheval cliqueta à l'autre extrémité, sur les pavés enténébrés, dans la sourde paix morte de l'air. Et nous vîmes passer, garnie d'un humble mobilier, une tapissière que suivait, dodelinant la tête, une petite dame très vieille, coiffée d'un chapeau ridicule. Où allait ce déménagement effectué entre chien et loup? Nous plongeâmes en nous-mêmes pour trouver à cette question une réponse vraisemblable; mais, toutes celles que nous imaginâmes nous paraissant chimériques, nous finîmes par nous persuader que les ombres grandissantes du soir nous avaient brouillé les yeux et que la tapissière était simplement un corbillard conduisant la bonne vieille vers les ifs noirs du cimetière.

Aussi primes-nous grand plaisir, le lendemain, au recueillement souriant de l'autre béguinage, comme assoupi dans sa ceinture de briques roses. Un joli soleil pâle lustrait les façades, donnait aux volets le vernis d'une peinture neuve, et, sur le miroitement clair des vitres, détachait l'éclat cru des rideaux. Notre tristesse de la veille se fondit dans cette lumière molle, épanchée sur la tranquillité bruissante des maisons, du fond desquelles montait une rumeur d'allées et venues, avec des sourdines de parlotes et de prières.

Au milieu de l'enclos, un vaste carré d'herbe verte étendait sa belle tache reluisante d'aquarelle, piquetée d'un étoilement de pâquerettes, comme cette prairie mystique de l'*Adoration de l'agneau* où Hubert Van Eyck agenouille ses théories de séraphins dans la blancheur flottante des tuniques. Les beaux anges du vieux maître flamand n'effleuraient pas de leur vol le gazon germé dans ce coin d'idylle, mais un gros mouton y paissait, bêlant et doux, avec une placidité de bête symbolique. Tout autour du pré, des arbres avaient poussé, versant sur le pavé une ombre fraîche dans laquelle s'ébattaient des milliers d'oiseaux; et par moments, une coiffe d'antique béguine se glissait sous le demi-jour des feuillées, glacée de tons de vieil argent. Rien ne pourrait dire la douceur de ce paysage; derrière les murs de clôture éclatants de chaux neuve, les maisons, avec leurs pignons pâles, avaient des langueurs détendues de convalescents; et comme une odeur de bonnes âmes, nous humions la rusticité qui s'émanait des choses.

L'envie nous prit de voir de plus près ces cœurs simples. Un des couvents — c'est le nom que portent les maisons du béguinage, quel que soit le nombre des béguines qui les habitent — nous attirait surtout par sa belle tenue extérieure d'une placidité heureuse et candide. Cette âme du dedans qui monte aux murs extérieurs des maisons, comme chez les hommes elle monte à la face, et compose aux uns et aux autres la

physionomie sensible, nous avertissait confusément de la présence d'une chair plus jeune et moins mortifiée que celle des demi-siècles que nous avions vue circuler par les allées. Au troisième coup du heurtoir, la clef tourna dans la serrure, et une tête de vieille, ridée comme une nêlle, sous les blancs fanés de son fronteau, s'enleva du fond de briques rouges, avec l'azur glauque de ses gros yeux regardant par-dessus des besicles en corne. Elle eut une courte hésitation quand nous lui eûmes demandé de risquer un coup d'œil dans l'intérieur du couvent; mais sitôt après, acquiesçant d'un mouvement de la tête, elle s'effaça pour nous laisser passer.

Un petit jardin aux sentiers bordés de buis, avec des parcs en forme de cœurs et de croix, précédait le vestibule, surhaussé de deux marches et conduisant à un escalier de bois blanc dont les marches, sous le passage de plusieurs générations, s'étaient usées par le milieu. La digne tourière, les épaules fléchissantes et le dos incurvé, toute sèche et ratatinée comme un bois duquel la sève s'est retirée, trottnait devant nous, faisant sonnailler le long de ses maigres cuisses le cliquetis d'un interminable chapelet. Des parloirs se succédaient au rez-de-chaussée, d'une pauvreté décente et froide, meublés chacun d'une table, d'une armoire et de quelques chaises, avec une abondance d'images pieuses et de crucifix sur les cheminées et les murs. Dans la nudité sévère d'une de ces salles, plus vaste que les autres, une dizaine de grandes toiles noircies et craquelées, œuvres de peintres naguère acclamés et dont l'éphémère gloire devait sombrer dans le rayonnement des maîtres du dix-septième siècle, étalaient des allégories et des symboles, parmi des floraisons enrichies d'angelots bouffis, selon le goût du jésuite Zeghers, ou s'ensanglantaient de rouges scènes de martyrs dont l'horreur contrastait avec l'engourdissante paix tombant du plafond, la fine poussière de silence dansant sous le jour des hautes fenêtres.

Du fond des corridors nous arrivait un marmotement lointain, comme un frémissement de lèvres balbutiantes, et cette rumeur sourde, constante, qui était celle des béguines en prières, ajoutait encore à la tranquillité muette de la maison. Chaque jour, en effet, les bonnes filles se réunissent dans l'ouvroir, passant les heures de la matinée à travailler en récitant le rosaire, après quoi elles peuvent disposer du reste de la journée. Cependant notre guide, nous ayant menés à l'étage, ouvrait devant nous la porte des chambres, presque toutes pareilles, avec l'humble coquetterie de leurs couchettes voilées de courtines blanches, dans la blancheur nue des murs; et une odeur de vieilles boiseries, de linge frais, de buis séché sortait de là, mêlée à des senteurs de dortoirs. Toutes les chambres s'ouvraient sur de longs couloirs cintrés, où coulait une lumière limpide, égale, très douce, détachant çà et là des murs un christ naïvement peinturluré, le flanc béant d'une large plaie saignante.



Un ouvrier au petit béguinage de Gand. — Dessin de E. Seeldraeyers, d'après nature.

Une matrone, le menton carré et les joues amples, apparut tout à coup sur le palier, ses dents saines étalées dans un bon sourire. C'était la supérieure du couvent. Elle s'offrit à nous montrer le reste de la maison, un peu étonnée de notre curiosité pour ce qu'elle appelait ses vieilleries, nous mena au potager, un assez vaste rectangle où un jardinier était en train de piquer des salades, et finalement nous fit traverser le réfectoire et les cuisines. Midi approchant, la béguine préposée aux fourneaux, une grande femme, la chair cirreuse et les lèvres violettes, remuait avec une cuillère une soupe au lait et au pain mitonnant sur le feu. Longtemps elle demeura plongée dans cette occupation à laquelle elle apportait une gravité recueillie et de laquelle nous la vîmes, après un certain temps, se départir pour déployer la nappe et mettre le couvert. Des armoires en chêne garnissaient les quatre côtés de la pièce, chacune des femmes du couvent ayant la sienne, où elle serre, outre son linge de table, ses provisions et ses douceurs. Au temps du jeûne, les béguines n'approchent plus de la table et prennent leur collation debout, leur nourriture posée sur la planchette coulissée que renferme chaque armoire. Elles étaient au nombre de trente dans le couvent et de près de mille dans les deux béguinages réunis; l'une d'elles avait récemment quitté l'institution pour se marier, mais c'était un cas qui ne se représentait pas souvent, la plupart préférant les aises du célibat aux charges du ménage.

Depuis quelques moments, le bourdonnement des voix avait grandi, et quelques-unes plus hautes tranchaient sur la basse ronflante des autres, avec d'aigres discordances. Bientôt une simple portière de rideaux nous sépara seulement de l'ouvroir où s'achevait le travail du matin. Sans doute la supérieure s'aperçut du désir qui nous tantalisait, et qui, je me le rappelle, mon cher Mellery, mettait dans tes yeux la flamme des convoitises inassouviées. Lentement le tableau s'était composé, dans ton cerveau, de toutes les impressions recueillies à travers la grande maison mystérieuse sur laquelle planait une bonté de paix et d'oubli, et entre le dernier coup de pinceau et toi il ne restait plus que l'épaisseur de la mince étoffe qui nous voilait encore la réalité pressentie. D'un beau geste décidé dont la vivacité semblait rompre un dernier scrupule, la respectable mère écarta brusquement les retombées de la serge, et, nullement effarouchées, les béguines, les vieilles et les jeunes, haussant leurs béguins de dessus leurs ouvrages, se levèrent d'un même mouvement, comme dans les classes, à l'entrée d'une inspectrice, se dressent des pensionnaires. Tout d'une fois, les voix s'étaient tues, avec des lambeaux de prière inachevée expirant aux lèvres dans un frémissement. Puis elles se rassirent, le buste penché sur de la couture ou de la tapisserie, quelques-unes ne laissant plus voir qu'une mince tranche de front sous leur bandeau, et les autres s'interrompant de travailler pour te regarder bravement d'un œil clair de gémisse, tan-

dis que sur ton album déployé ta main retraçait les linéaments de la scène.

Notre sûr instinct nous avait bien servis : des joues roses, plaquées d'afflux de sang, mettaient dans ce jardin de virginités de tout âge comme un jeune épanouissement de sèves agrestes. Par les grandes fenêtres sans rideaux, précaution rendue inutile par la hauteur du mur de clôture, une belle nappe de jour s'épanchait sur les coiffes, les cloisons et les planchers, ne laissant presque d'ombre nulle part et confondant toutes ces femmes dans une pâleur laiteuse, où la chair de leurs visages et de leurs mains se détachait exquisement. Au fond de l'ouvroir, entre des feuillages d'or, une Vierge habillée de dentelles blanches posait sur le manteau de l'âtre transformé en chapelle.

Peu à peu, le silence du premier moment s'était rompu, des chuchotements volèrent de bouche en bouche, avec des rires, des malices, une gaieté de figurer dans le croquis du peintre; et tout doucement, les plus jolies s'arrangeaient une pose, reprises par d'anciennes coquetteries. A la fin, un petit rire éraillé chevonna près de nous : c'était la vieille tourière qui te regardait faire, par-dessus ses besicles; et mises en train par cette bonne humeur, l'une après l'autre toutes se levèrent de leurs chaises et vinrent se ranger autour de toi, si bien qu'au bout d'un instant il ne resta plus que la sainte Vierge toute seule dans ses dentelles, là-haut sur la cheminée.

Déchéance d'un fleuve. — L'Escaut absorbé par la Lys. — Physiologie de la rivière. — Les canaux de Gand. — Activités de la ville. — Un Manchester flamand. — Le Moloch. — Le passé aux prises avec le présent. — Vieilles gloires abolies. — Le château des Comtes. — Le Prinsenhof. — Le Collaciezolder. — La place du Vendredi. — La vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui. — Jacques Van Artevelde.

A Gand, le vrai fleuve n'est pas l'Escaut, mais la Lys. Une simple rivière joue ici le rôle du colosse à barbe ondulante qu'on voit se pencher sur son urne, dans les allégories des villes maritimes; et tandis que l'autre, le vieux et glauque bonhomme flamand, étranglé dans ses rives, avec l'aspect croupissant d'un large fossé marécageux, s'immobilise dans une gloire déchue de fleuve changé en dépotoir, l'alerte et vive comère, toute grasse des eaux qu'elle lui dérobe, claire, ample, luronne, dansant sous des flottilles de bateaux et cognant à tous les ponts sa croupe mouvante, plonge au cœur de la cité et de quartier en quartier promène sa grosse vie active.

Dès le douzième siècle, elle devient la grande artère; on construit alors un canal qui lui apporte le flot de l'Escaut; et, saigné aux quatre veines, celui-ci, dans Gand, n'est plus qu'un moribond dont le sang va à cette sangsue. Comme un large corridor, elle traverse à présent la ville, à l'aise dans ses quais, reflétant des usines, des tours, des foules, tout un cadre magnifique de prospérité vieille et neuve. C'est la bonne ouvrière, activant tout sur son parcours, alimentant les industries, nourrissant les hommes, multipliant

les sources du bien-être, allant et venant par les rues et laissant partout son nom. L'Ajunlei, la Linelei, le Graslei, nombre d'autres quais gardent la musique de sa dénomination flamande comme une tradition patronymique, avec quelque chose de la tendresse des fils pour une mère. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui donne son véritable caractère à la ville? Ses bras l'enlacent de tous les côtés, elle la baigne maternellement, et où que vous alliez, vous êtes sûr de la rencontrer, elle, ses ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, poussant sa pointe entre les maisons, avec le turbulence de ses voiles, le ronflement de ses

écluses, le clapotement de son eau, cette rumeur et ce train des rivières industrielles, qui roulent de l'or et s'animent à l'égal des routes de terre.

Tandis qu'à Bruges, la ville du mystère et du silence, les canaux, dans l'ombre des vieux murs, ont l'air de couler des larmes, ici le mouvement de l'eau semble rythmer les énergies d'une race entreprenante et forte. Gand n'a pas démerité de ses origines; elle a gardé les fiertés et les vaillances des Communiens, ses ancêtres; et si elle n'est plus, selon l'enthousiaste jugement d'Æneas Sylvius, une des trois grandes villes du monde, la puissance de ses machines, l'abondance



Une sortie de fabrique, à Gand. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

de sa production et l'étendue de ses relations commerciales la maintiennent toujours à un rang élevé parmi les activités des peuples modernes. A certaines heures du jour, la fumée de ses usines fait un nuage opaque dans son ciel; de toutes parts ronflent les chaudières, siffle la vapeur, tournent les métiers; et ses ouvriers formeraient encore une armée, comme à l'époque où les drapiers à eux seuls mettaient sur pied dix-huit mille hommes. Quand le flot des fabriques, aux heures de sortie, s'épanche par les rues, les bourgeois rentrent chez eux pour ne point être balayés par ce fleuve humain roulant avec le grondement d'un torrent débordé.

Les conditions du travail ont bien changé, à la vérité; la machine, en multipliant innombrablement ses produits, a déterminé l'accumulation des stocks; et forcément les chômages sont venus rompre l'équilibre du mouvement industriel. Mais, malgré les crises et les grèves qui ailleurs décimaient le capital, avec des éventualités de ruine toujours en suspens, la fabrication gantoise, elle, s'est toujours maintenue.

Rien n'est comparable à quelques-unes de ses grandes installations: la *Linière* n'occupe pas moins de cinq mille ouvriers, et l'on vous montrera à la *Lys* un moteur, le plus puissant du continent. L'industriel, ici, comprend plus largement qu'ailleurs les nécessités du

travail moderne ; lui-même est souvent un savant, au courant des découvertes et des perfectionnements, et qui met son ambition à les appliquer chez lui. Cette chaude émulation a produit les vastes établissements, poussés à tous les carrefours de la ville, avec leur merveilleuse distribution de travail et leurs incomparables activités de machines.

Plus que partout ailleurs la fabrique gantoise est un organisme quasi humain, ayant pour estomac ses fours gorgés de coke, pour poumons ses hautes cheminées par lesquelles s'aspirent l'air, le ciel et les étoiles, pour système musculaire les courroies de transmission imprimant à tout la rotation et la vie, pour sang artériel la vapeur projetée dans tous les sens, en une poussée turbulente et qui bat les conduits de fer comme les rouges réseaux charnus des corps. Et par-dessus les toits de la cité, le minotaure, dévoreur d'hommes et d'éléments, meugle, halète, gronde, éructe, vomissant par tous ses sabords à la fois la mitraille et la fumée de ses creusets. A l'intérieur, dans une poussière asphyxiante et mortelle, désagrégation de la matière en travail, s'espacent, comme un vaisseau de cathédrale, les énormes voûtes plantées sur leurs fûts de fonte, avec l'enchevêtrement des poulies, des barres, des trapèzes, tout l'outillage compliqué dont chaque rouage est comme une massue qui frappe, un pilon qui broie, un talon qui rue, tas de membres rattachés au grand tronc de la brute qui ronfle et halète dans les dessous.

Cathédrale, en effet, par la reculée et la profondeur des murs, par l'élançement en plein ciel des cheminées pareilles à des tours et le bourdonnement d'orgue des machines, cathédrale aussi par l'asservissement de tout un noir peuple suant ses moelles à l'aveugle dieu Million, un dieu qui, pour paradis, aurait des enfers et dont l'Esprit, révélé à coups de tonnerre et d'éclairs, se manifesterait dans l'ouragan d'une perpétuelle colère, la fabrique s'oppose aux basiliques silencieuses, aux grandes églises chrétiennes, les Saint-Bavon, les Saint-Jacques, les Saint-Nicolas, les Saint-Michel, agenouillés dans leurs robes de pierre au bas de l'horizon et, comme des prières, enfonçant leurs flèches à travers la sérénité radieuse des Élysées catholiques.

Quelquefois, entre le Dieu de paix et de silence, saignant sur les crucifix dans l'ombre froide des chapelles, et l'autre, le mangeur de chair, le broyeur de fortunes, l'engloutisseur de villes, c'est une lutte où la croix n'est pas toujours victorieuse et recule devant les empiètements des armées suscitées par le Moloch. Rien ne tient devant ses assauts : des temples où brûlait l'encens des adorations mystiques, il a fait ses temples à lui, ses marchés, ses docks, ses officines, vauté dans son omnipotence d'idole indienne qui rêve d'absorber la terre en son incommensurable gésier.

Le vieux Gand a subi le sort des villes après au gain : une bousculade s'est faite parmi ses pignons, ses *steenens*, ses demeures féodales, son histoire écrite dans le grès et la brique. Presque partout refoulée, la tradition a fait place aux envahissements de la vie

présente, ce fleuve qui creuse son lit dans le lit de ce qui fut la vie avant elle et balaye les cultes, les mémoires, les âges, de ses grandes eaux victorieuses des digues les plus solides. Sur le burg des anciens comtes de Flandre a poussé, comme un champignon, un large grouillement de petit peuple, faisant dans l'ancien nid d'aiglons ses couvées de prolétaires et de son frottement de misère usant chaque jour un peu plus la féodalité des moellons. Là aussi d'ailleurs la grande pieuvre de fer s'est cramponnée de ses griffes et de ses tentacules : une filature a mis, au dos de ce château démantelé, pareillement à une hotte de chiffonnier, sa haute cheminée de briques, et, au sous-sol prolonge son ronron de gros chat qui pelote : si bien que, entré par le porche superbe dans la poussière et le néant de la gloire, on aboutit à cette autre fumée, celle de nos activités sans trêve, comme l'épopée des grands barons prédestinée à se dissoudre dans le Temps. Gravissez les degrés qui, par des couloirs sombres où s'engouffre le vent, mènent aux cours intérieures autrefois turbulentes du va-et-vient des gens d'armes et maintenant ronflantes du bruit de la machine : une plèbe s'est taillé ses taudis dans le repaire de l'ogre, croupissant sur les dalles qu'arpentaient des talons éperonnés et mettant sécher ses haillons dans la coulée de soleil où se lessivait le sang. Tout autour d'ailleurs, comme au dedans, les industries ont levé, faisant craquer sous leur poussée lente, séculaire, le donjon primitif, colosse étranglé par une armée de pygmées. Et de la rue, le porche, pressé entre les maisons voisines, odieusement vulgaires, avec leur bassesse de petit commerce, a l'air d'une bouche qui crie, tordue par la compression des joues sous un gantelet d'acier.

Toute cette gloire s'est démocratisée : les termites se sont mis dans les poumons du géant ; la féodalité, comme un corps pourri, a été rendue à la circulation de la vie universelle. Du *Prinsenhof*, — cour du Prince, — où naquit Charles-Quint et qui avait trois cents salles, six entrées fortifiées, autant de ponts et des jardins merveilleux où les ducs de Bourgogne faisaient battre ensemble des lions et des taureaux, il ne demeure que des morceaux utilisés par des fabriques, un bruit de métiers et des logis d'ouvriers ; tout le reste a été dispersé au vent. Et quand ce n'est pas la démolition, la ruine aveugle à coups de pioche, ou, ce qui revient au même, la transformation pour les nécessités de l'outillage, c'est l'embourgeoisement de la destination, une mélancolie de palais historiques et d'églises finissant par caserner des corps de garde ou des commissariats de police. Un boulanger occupe le *Collaciezolder* du Marché du Vendredi, avec sa jolie tourelle d'angle, sa galerie circulaire et son bas-relief de bronze, et l'*Utenhovestein*, qui leur faisait vis-à-vis, profilant dans le ciel son toit aiguillé, a été rasé par un marchand de bière ! Du *Geraard-Duivelsteen*, le légendaire château de Gérard le Diable, on a fait un dépôt d'archives ; le *Sint-Jorishof* ou cour Saint-Georges, ancien local des arbalétriers, dans les

salles duquel, en 1477, furent arrêtés par les états généraux des Pays-Bas les articles du Grand-Privilege de Marie de Bourgogne, est à présent une auberge; partout des boutiquiers, bernard l'ermite de l'épicerie et du poisson sec, se sont installés dans les débris des palais du quinzième siècle. Et le démarquage continue du côté des maisons religieuses : la grande abbaye de la Biloque, aujourd'hui hôpital et hospice; le couvent de Saint-Pierre, devenu caserne du génie; le couvent des Dominicains, changé en phalanstère d'ouvriers; le couvent des Frères Mineurs, dégénéré en magasin de coton, etc. C'est la revanche de ce temps, en attendant qu'un autre balaye à son tour les usurpateurs. Quelquefois, comme un nid d'oisillons dans la gueule d'un canon désemparé, toute cette irréparable déchéance aboutit à cette chose charmante et imprévue, les rumeurs d'une école abritée dans une maison féodale ou dans un asile religieux.

Le besoin de s'élargir, de se faire des habitations dans les vieux murs, de se loger, soi et ses petits, parmi les décombres du passé, a fini par étouffer la cité ancienne. Ce n'est plus ici, comme dans les villes endormies, croupissantes sur leur fumier de grands hommes et de choses abolies, un musée mangé aux larves, avec ses atmosphères pneumatiques gardant rigidement la forme décomposée du cadavre de ce qui fut de la substance animée. Une sève effervescente et jeune a poussé par-dessus les cimetières ses arborescences touffues, d'un jet ininterrompu qui à la longue a fait un grand arbre nouveau, comme ces troncs évidés que des draperies de lierre ont étroitement enlacés, au point de les changer en une forêt de feuilles, sous lesquelles le bois mort ne s'aperçoit presque plus.

Il y a loin de la ruche bruyante qu'on a actuellement sous les yeux, avec ses palais, ses universités, ses fièvres de gain, ses circulations de foules, à ce Gand dans les rues duquel, après les saignées opérées par le duc d'Albe, de maigres haridelles erraient, à défaut de passants, broutant mélancoliquement l'herbe verdissante entre les pavés. Tel qu'il est, il rappelle bien

plutôt l'abondance et la large vie tumultueuse de la période des communes, alors que, chez ces hommes des métiers, tenant haut le couteau sur la gorge des comtes, et d'autres fois, comme à Courtrai et à Gavre, tenant même la personne royale sous leur genou de fer, le sang, alimenté par la forte nourriture et surexcité par la violence des luttes intestines, leur montait à la tête en rouges vapeurs d'orgueil, et, comme des bœufs, les lançait, cornes en avant, dans la défaite ou la victoire, méprisants du danger, inaccessibles à la peur, tout glorieux d'héroïsme exalté.

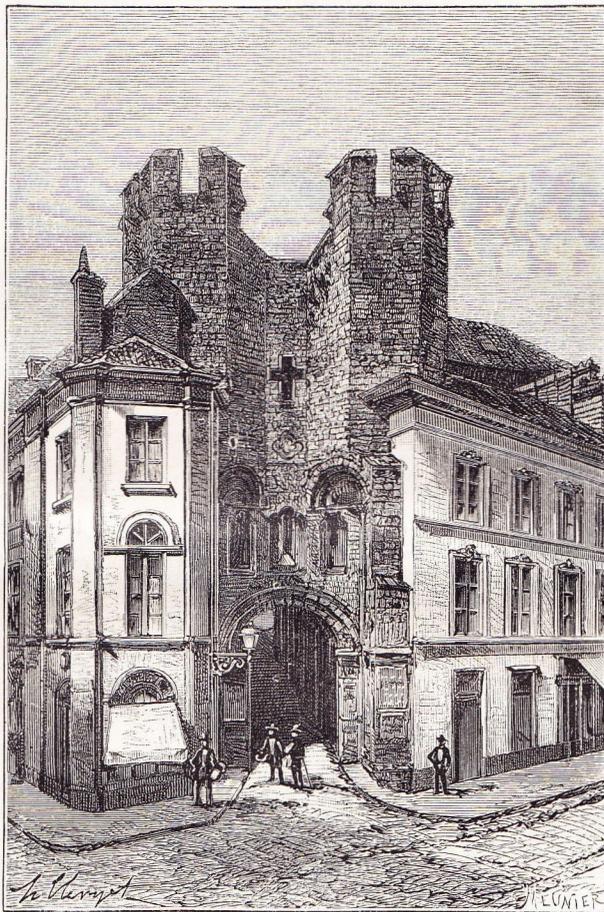
Gand, à cette heure, est une des forces du pays :

toute une jeunesse s'y nourrit au pain de la science, pétri à son usage par une élite de professeurs, la lumière et la sagesse de cette grande école universitaire, ancrée dans l'idée du Droit et du Devoir. Le même coup de piston sans trêve qui accélère ses industries fait mouvoir cette autre machine, et la plus merveilleuse, l'intelligence humaine. L'esprit, en effet, garde ici une large part dans les préoccupations générales : toute la ville se presse aux conférences des maîtres de la parole; elle a des cercles littéraires, des académies de musique et de dessin, une bibliothèque, la plus riche du pays en documents concernant l'histoire nationale du seizième et du dix-septième siècle; et ses salons de peinture lui ont fait un renom universel parmi les artistes.

Ardente en outre aux re-

vendications politiques, elle apporte à la vie publique la passion généreuse, la vaillance de cœur, le goût de la bataille inscrits à chaque page de son histoire : c'est la continuation des énergies séculaires, autrefois dépensées sur les champs de bataille dans les effervescences d'une vie moins réglée que la nôtre, et aujourd'hui appliquées au développement régulier, presque sans soubresauts, du progrès.

Il faut avoir parcouru, en temps d'élections, les innombrables cafés auxquels on descend par des escaliers plongeant dans le sous-sol et qui, sous le niveau de la rue, dans un demi-crêpuscule perpétuel de caves, — d'où leur vient leur nom de *kelders*, parti-

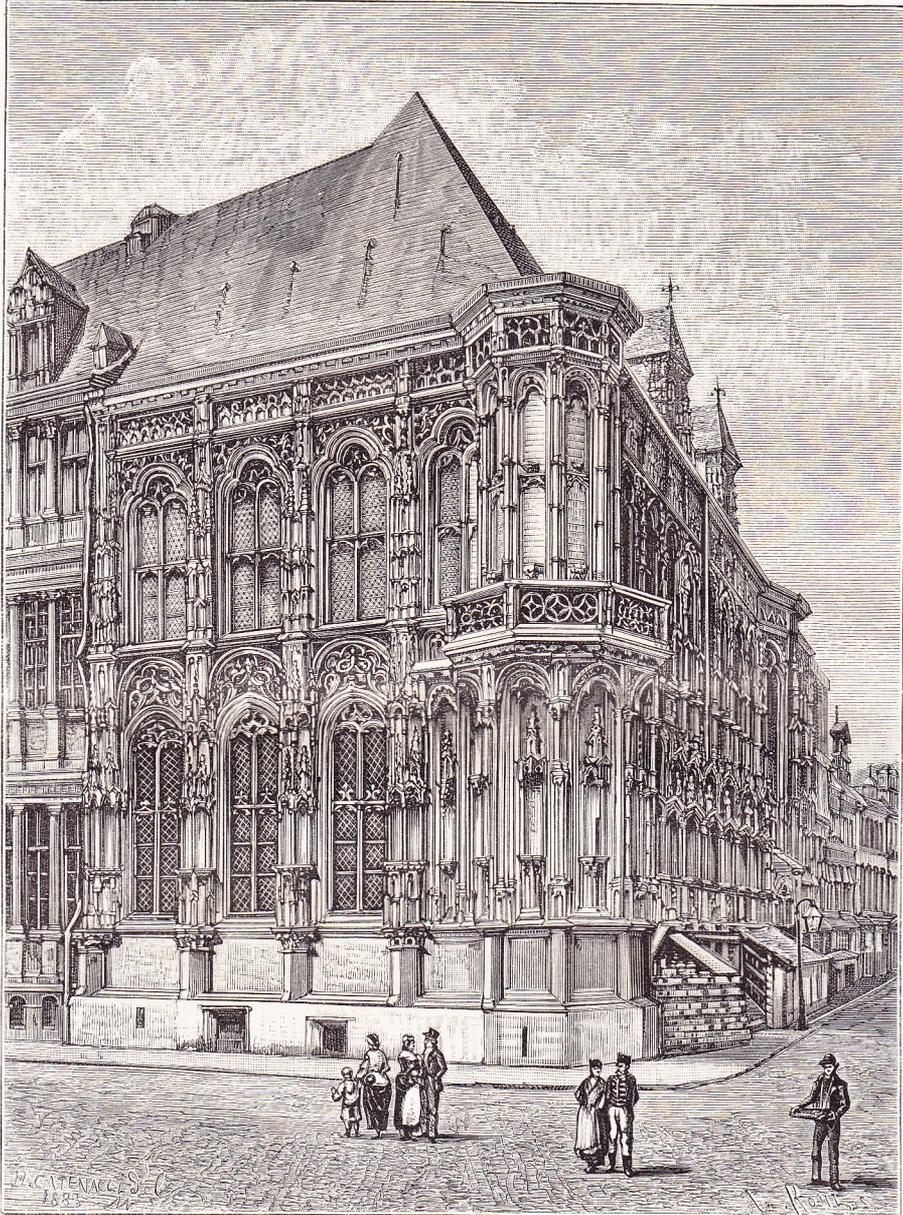


Porche d'entrée de l'ancien palais des comtes de Flandre.
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

cularité toute gantoise et qu'on ne retrouverait point ailleurs, — bourdonnent du ronflement sonore des disputes politiques; il faut avoir vu là, massées autour des tables, les énergiques figures du bourgeois et de l'homme du peuple se rapprocher dans la chaleur des controverses, avec des gestes décidés et qui appuient de coups portés dans le vide la solidité des arguments,

pour comprendre à quel point est portée l'ardeur des luttes dans le moderne combat des consciences.

Cependant, si enserrée qu'elle soit par la germination du présent, cette poussée de toutes les graines bonnes ou mauvaises d'une civilisation surchauffée, la physionomie de la grande commune du quatorzième siècle s'aperçoit encore sous le travail du temps, qui n'est



L'hôtel de ville de Gand (voy. p. 330). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

pas toujours, comme on l'a dit, un travail de taupes, mais aussi, et c'est ici le cas, un travail de milices solidement armées et travaillant au grand jour. La place du Vendredi, avec son énorme terre-plein bordé de maisons déchiquetées, aux pignons en dents de scie, sa patte d'oie de rues filant dans tous les sens, si commode pour les flux et les reflux de populaire, ses grandes masses d'air en suspens où la voix des tri-

buns roulait, vibrante et répercutée, offre un cadre que l'esprit n'a pas de peine à remplir. Cet homme trapu et pâle, la face placide s'animant sous l'échevèlement du erin, qui harangue, du balcon du *Collaciezolder*, la boule humaine dont les remous battent les murs, c'est Jacques Van Artevelde. Une immense clameur couvre la dernière de ses paroles; tous les bras sont tendus : on l'acclame; il est le roi de la



Quai aux Herbes: — maisons des francs Bateliers, des Mesureurs de blé, du droit de l'Étape et du Tonlieu (voy. p. 332). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

cité. Aux armes ! et brusquement la place se vide dans l'entonnoir des rues voisines, par grands flots noirs qui, s'engouffrant dans les maisons, en sortent la hache et la pique à la main, et courent se précipiter par la campagne à la rencontre des chevaliers français.

Attendez quelques années, juste le temps pour que ce fruit qui porte en lui son ver et s'appelle la popularité se pourrisse ; et le même homme, naguère porté en triomphe, puis, comme les vieilles idoles, roulé aux abjections de la rue, va crever sous le poignard d'un assassin, dans le couloir d'une écurie. La mort, passe encore pour ce héros ! mais son sang coule dans la boue d'une injure vile ; on l'accuse de s'être vendu, et il meurt comme une bête honnie, sous l'énorme clameur lâche de la foule. Rebaptisé grand homme depuis, sous les eaux lustrales d'une tardive justice, sa statue à présent domine la place, à l'endroit où, avant la sienne, se dressait la statue d'une Minerve jacobine, qui elle-même avait succédé, instabilité des gloires de ce monde, au Charles-Quint monumental élevé par les Gantois dégénérés, baisant la main qui les avait si rudement châtiés.

Rien n'est mélancolique comme cette espèce de concession à perpétuité d'un coin de place, soumise aux vicissitudes des temps et dont les statues s'écroulent, plus fragiles que des monts de sable. Quelle Minerve en marbre ou en bronze aurait d'ailleurs pu tenir sur ce sol mouvant, raviné par le flot populaire charriant aujourd'hui les ruines de ce qu'il a bercé la veille ? Trop de sang y a coulé entre les pavés pour que le *perennius ære* y soit autre chose qu'un temps d'arrêt à mi-chemin du Panthéon et de l'échafaud, et qu'un peu de stabilité ait pu s'ancre dans cette terre moite, toute gouttelante de sève humaine. A grandes ondes elle a ruisselé ici, la fontaine de vie, soit dans des rixes de particuliers, — en une année on ne compte pas moins de quatorze cents personnes tuées, — soit dans les rencontres des milices descendues à la rue et s'entr'exterminant. Une rivalité ayant éclaté entre les foulons et les tisserands, cinq cents morts demeurèrent sur le carreau. La vie ne semblait pas peser aux mains de ces hommes qui la gagnaient et la perdaient comme à travers une insouciance de kermesse, rués aux émeutes comme à des bombances. Et de cette place du Vendredi, on dirait dans l'histoire un grand étal de boucherie constamment arrosé de sang, pareillement à cette autre boucherie, celle de la place Sainte-Pharaïlde, abattoir de bêtes et d'hérétiques au mur duquel on voit encore les carcans et la cage de fer où était supplicié le bétail humain.

Les monuments. — L'hôtel de ville. — La cour Saint-Georges. — Le Beffroi et la cloche Roelant. — Quatre veilleurs de pierre. — Les « Maisons du vieux Bourg ». — Le quai aux Herbes. — Les tours du Rabot. — Le *Dulle Griete*. — Le cloître Saint-Bavon. — L'église Saint-Bavon. — Magnificences du culte. — L'Adoration de l'agneau, par Van Eyck. — Le *Saint Bavon* de Rubens. — Le catholicisme flamand.

Gand n'éveille pas partout ces idées funèbres. Il a ses coins aimables, d'un art fleuri, et qui évoquent, à

côté des désastres, la pensée d'une ère de splendeur et de tranquillité, alors que la cité pouvait penser à s'édifier un chevet, elle pour qui le chevet était souvent la pierre des tombes et qui, comme le héros hollandais, ce grand Marnix de Saint-Aldegonde, semble s'être proposé cette devise : « Repos ailleurs. » Peut-être, il est vrai, n'est-ce là qu'un de nos sophismes modernes, une bouffée de ce sentimentalisme qui nous gêne si fort dans l'exacte appréciation du passé. La mort, dans ces centres d'humanité débordante, allait de pair avec la vie. Une émeute ne déséquilibrait pas le train des activités publiques. Les batailles de la rue étaient comme un exutoire par où s'écoulait le trop-plein des énergies du sang. Et tout en tuant et se faisant tuer, les Gantois avaient de grosses aises de bâtisseurs, édifiant à chaque coin de rue des palais, des églises, des maisons de corporations, dans un caprice charmant et infini de la pierre.

Leur hôtel de ville, malheureusement gâté par des annexes disparates, une hybridité de styles plaqués après coup, comme des repeints sur un tableau, avec des pilastres et une colonnade à l'italienne accotés aux fines découpures de l'ogive, mais d'une ogive déjà arrondie et déguisée par des fouillis d'ornements, se guilloche sur toute sa hauteur d'entrelacements de rinceaux et de feuillages, pareils aux enchevêtrements de vrilles et de ramuscules qu'y mettrait une énorme vigne accrochée à la pierre. C'est, dans son tarabiscoté et son fleuri extravagant de gothique, le moment fugitif de la transition entre l'ogive épuisée, tournée aux préciosités de la ciselure, et les cintres aplatis ou surbaissés qui font présager la Renaissance.

Juste en face, de l'autre côté de la rue, la cour Saint-Georges, ancien palais où siégeait la gilde des arbalétriers, campe solidement en terre sa masse couronnée d'un toit à petites lucarnes capuchonnantes. Non loin s'élançait la façade de l'ancienne Halle aux Draps, avec son mince pignon flanqué de tourelles et sa façade percée de fenêtres gothiques auxquelles s'éclairaient aujourd'hui, dans les longues salles de l'étage, les parades d'escrime de la noble confrérie de Saint-Michel, instituée par Albert et Isabelle.

Ce n'est encore que le point de départ de ce défilé de monuments qui commence, au cœur de la cité, avec la grande maison commune, se poursuit à travers le Hoog-Poort, s'étale au Marché aux Herbes, s'enfonce dans le réseau des petites rues avoisinantes, gagne la place Sainte-Pharaïlde, longe les quais de la Lys, et, aux confins de la vaste agglomération gantoise, aboutit aux lourdes tours jumelles du Rabot, plantées comme deux gros poivriers de pierre dans les eaux de la rivière. Elles ont gardé, grâce aux restaurations, l'air de triomphe et de défi qu'elles durent avoir dans le passé, alors que, pareilles à deux énormes *Dulle Griete* dressées la gueule en l'air et prêtes à vomir la mort, elles rappelaient aux redoutables milices du temps la victoire remportée sur les quarante mille hommes de Maximilien d'Autriche. Leur masse trapue semble

animée encore, à travers les âges, de la violence des passions qui agitaient ces âmes orgueilleuses, exultantes dans le succès autant qu'elles grondaient sous la rancune des défaites; avec leur apparence bourrue et le vague geste de bravade qu'ont quelquefois les monuments, comme si l'âme d'un peuple était capable de façonner la pierre sur ses mouvements et pouvait lui communiquer le frisson de ses colères et de ses enthousiasmes, elle symbolise bien les penchants de cette race énergique et primesautière, prompte à s'illusionner sur l'éternité de ses conquêtes et bâtissant alors, dans la fièvre de ses joies, des tours du haut desquelles leur farouche indépendance faisait la nique aux princes, ces grands rôdeurs de chemin, promenant de pays en pays leurs armées.

Le *Dulle Griete*, auquel je comparais tout à l'heure

le gros donjon du Rabot, participait, lui aussi, de ce besoin de terroriser les yeux qui pousse les Kanaques à s'affubler d'attributs de carnage et d'effroi et les civilisés à se construire de menaçants bastions dont la hauteur et la solidité s'opposent aux entreprises de l'ennemi. C'est une monstrueuse pièce d'artillerie du quatorzième siècle, qui se voit au Mannekensacr, près de la place du Vendredi, et dont Froissart parle à propos d'un siège d'Audenaerde où elle apparut, comme d'une machine infernale forgée sur les encumes de Satan lui-même :

« Pour plus esbahir ceux de la garnison d'Audenaerde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrir une bombarde merveilleusement grande, laquelle avait cinquante-trois pouces de bec, et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pesants, et quand cette bom-



Le Rabot. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

barde descliquait, on l'ouïait par jour bien de cinq lieues loin, et par nuit de dix, et menait si grande noise au descliquer, qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent en chemin. » On s'explique, en effet, l'esbahissement auquel fait allusion le chroniqueur, quand on considère que cette rageuse *Dulle Griete*, ainsi baptisée en mémoire d'une certaine comtesse de Flandres, Marguerite l'Enragée, avec laquelle le peuple gantois dut longuement batailler, se chargeait au moyen de boulets en pierre de taille et de barils d'une mitraille faite de fer, de pierre et de verre.

À l'angle de la rue Saint-Jean, écrasant les alentours de son formidable entassement de moellons, le grand soldat de la cité, le communier de pierre, le poumon d'où meuglaient la révolte et la victoire, cette hautaine incarnation des libertés flamandes, le Beffroi, comme un bras armé d'une torche géante, darde en l'air sa tour que quatre fières statues, tournées aux

points cardinaux, flanquaient autrefois. L'une d'elles, celle qui regardait le nord, descendue de son piédestal de plusieurs centaines de pieds, après avoir plongé pendant des siècles ses regards dans les horizons froids battus par les vents de la mer, a échoué il n'y a pas longtemps au cloître de Saint-Bavon, où, devant son masque irrité et sa main posée du poids d'un pilon sur la garde de son épée, vous croiriez voir l'esprit des communes éternisé par ce roc à forme humaine. Là-haut, dans la cage gardée par le colosse, un oiseau de bronze, qui était la cloche Roelant, cognait la tour du battement de ses ailes. — *Myn naem is Roelant; als ic kleppe, dan is't brand; als ic luyde, is't storm in vaderland*, disait dans sa sonore musique l'inscription flamande gravée sur sa paroi. « Mon nom est Roelant; quand je tinte, alors c'est l'incendie; quand je m'ébranle à toute volée, alors c'est la tempête en Flandres. » Et la clameur rauque de ce gosier

d'airain retentissait, on le sait, à de brefs intervalles, annonçant la tempête qui du large accourait, avec ses cavaleries caparaçonnées en guise de dragons de feu. De la turbulente Roelant, il ne reste plus rien à présent, que l'horlogerie d'un carillon, le carillon d'Hemony; — l'aigle, fondu avec tout le reste dans le creuset du temps, est devenu un pinson chantant au fond d'une boîte à musique.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, s'il fallait s'appesantir sur ces mélancolies : à chaque pas dans la ville, il s'en trouve qui nous reportent en arrière et font entendre le glas du souvenir. Et puis, à quoi bon insister? Le présent, de son large remous tournant qui lèche avant de briser et à la fin emporte tout, a lavé ces poussières d'antiquaille et de gloire. Il vaut mieux passer en curieux, avec la philosophie que donne le sens des incompréhensibles fatalités, devant cette vie nouvelle greffée sur l'ancienne et qui, au creux des ruines, aux refends des majestés abolies, a poussé tumultueusement ses surgeons. Donc, bouche close, mais l'œil grand ouvert, allons voir ce que les guides, ces portières jacassantes et inapitoyées, appellent les curiosités de la ville : encore faut-il se borner à n'en indiquer que quelques-unes.

Près du pont du Laitage, deux maisons, désignées sous le nom de « Maisons du vieux Bourg », alignent de pittoresques façades, historiées de rinceaux et de motifs sculptés comme de vrais tableaux de pierre. Celle qui fait l'angle porte à son pignon les trois vertus théologiques parmi des volutes et des guirlandes, et plus bas se couvre d'une disposition symétrique de scènes mythologiques, autour d'un bas-relief représentant un cerf ailé et portant cette inscription : *Vliegende Hert*. Quelle industrie pouvait répondre à pareille enseigne? On l'ignore; mais certainement la maison voisine, bosselée de bas-reliefs où figurent six des Œuvres de miséricorde, avait un renom de grasse hôtellerie, suffisamment établi pour que la septième œuvre, l'hospitalité, n'eût pas besoin d'être sculptée à son fronton. On dut ripailler là à pleines tablées, dans ces temps où les estomacs étaient mieux calés que ceux d'aujourd'hui. Les deux maisons rappellent d'ailleurs l'exubérant caprice de ce dix-septième siècle où Bruxelles, rebâtissant sa grande place, façonnait ses maisons en forme de navires, avec des caracolements de chevaux marins, des nudités de tritons et de Neptunes, une plaisante débauche de mythologie.

Si amusant qu'il soit pour l'œil, ce coin du vieux Gand ne vaut pas toutefois les quatre pignons plantés en plein milieu du quai aux Herbes, dans la grouillante circulation de ce quartier d'eau, encombré de haquets, de carrioles, de tombereaux, et de plus hanté par les bateliers et les maraîchers, une vraie échappée maritime animée du bruit des déchargements et fleurant les baumes toniques du goudron. Au milieu des autres habitations d'une modernité plate, les quatre maisons, avec le relief de leur architecture si exquisement archaïque, ont l'air de grands seigneurs dans une

taverne populaire. L'une, surtout, en gothique fleuri de 1531, est un pur bijou orfèvré sous ses entrelacements serpentés comme les tordions d'un cep de vigne et montant jusqu'au pinnacle, pleins, touffus, luxuriants d'une végétation de pierre qui là-haut se perd entre les tourillons du toit. C'est dans ce palais que la corporation des francs bateliers tenait ses assises. Les mesureurs de grains étaient logés dans la maison voisine, une architecture moins ornementée, à faite dentelé et qui de tout son poids semble vouloir écraser un minuscule édifice, poussé à sa base, comme une ravenelle dans une fente de mur. *Het steenen huys*, ainsi appelle-t-on cette bicoque ciselée où se percevait jadis le droit de tonlieu. A peine aperçoit-on son pignonneau en mâchoire de requin, perdu qu'il est dans l'ampleur de son entourage, d'une part la maison des mesureurs de blé, et de l'autre le lourd bâtiment romain, avec ses deux étages en retrait dans lesquels, au moyen âge, s'amoncelaient les blés du droit d'étape. Le temps a bistré d'une patine chaude ces vieilles maçonneries, écornant les angles, élimant les rinceaux, polissant les boiseries avec ce grand art de coloriste et de sculpteur qui écharne, nettoie, évide et dans une tête de mort fait tenir un chef-d'œuvre.

Ce merveilleux travail du temps, allez le voir surtout au cloître de Saint-Bavon; là, dans ce grand cimetière de silence et d'oubli, où les tombes ne sont plus que des trous vides et où la mort, si c'était possible, serait plus que de la mort, puisque la poussière de ce qui fut la vie ne s'y voit même plus, la mystérieuse beauté du squelette vous apparaîtra plus sensible qu'ailleurs. Au septième siècle, trois siècles avant la naissance de Gand, s'élevait en cet endroit un monastère; quand enfin le *Portus gandavum* apparaît, lui, le monastère, comme un patriarche, assiste au développement de cette nouvelle venue parmi les cités. En 1200, il a déjà des biens immenses; en 1369, il sert à la célébration du mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; et telle est son imposante grandeur matérielle et morale, qu'il semble longtemps absorber toute la chaleur de la contrée. Brusquement une heure sonne, qui met fin à sa gloire. Charles-Quint, irrité des révoltes des Gantois, tourne ses yeux vers la puissante abbaye et rêve d'en faire une citadelle qui tienne en respect ce peuple de mauvaises têtes. Il y a bien là-bas le pape; mais la tiare s'incline devant l'omnipotence du sceptre. De partout s'avance une armée d'ouvriers, et le monastère est attaqué avec la même fureur qu'une bastille; il n'en resta qu'une crypte, un bout de cloître, des cours, un amas de débris sur lesquels, depuis, les graines folles soufflées par le vent ont fait pousser une forêt de végétation. Au printemps, des touffes de lilas oscillent sur la dévastation universelle, les murs se constellent de floraisons, la germination gagne jusqu'aux excavations béantes dans l'ancien préau et qui, comme des moules, ont gardé la forme des corps qu'on y descendait. Aucune oraison funèbre, fût-elle de Bossuet, le grand embaumeur, n'approche

de la majesté de ce tas d'éboulements, où le vent traîne avec une plainte presque humaine et qu'anime seul le frisson des feuillages, comme les frissons de l'eau à la place où une vie s'est engloutie.

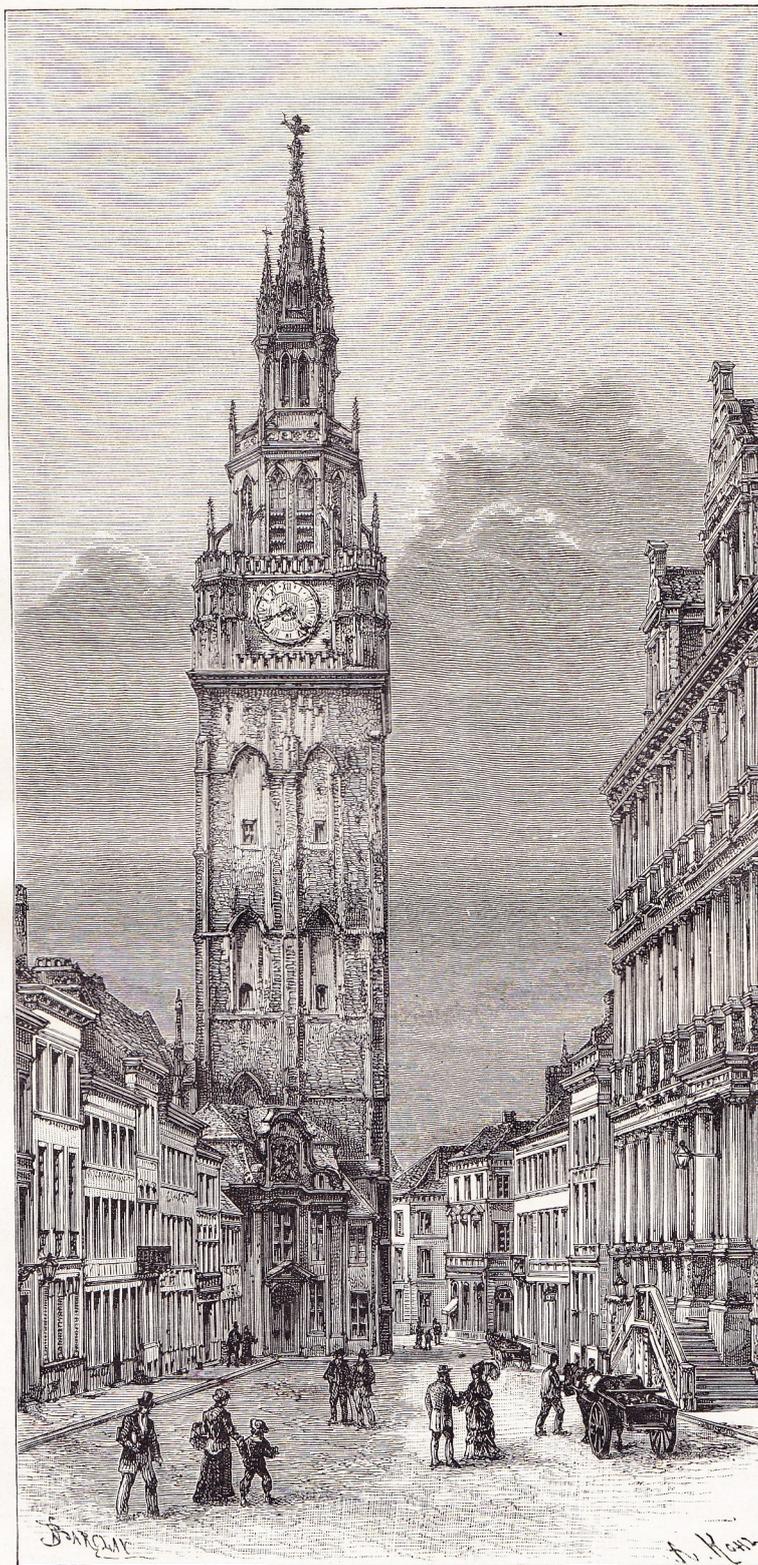
Les siècles ont bouleversé jusqu'à la trace des anciennes installations; par-dessus les voûtes la terre s'est haussée et les murs, ailleurs, se sont abaissés; tout est confondu. Et pourtant des morceaux admirables, demeurés dans l'éroulement du reste, témoignent encore de la magnificence de cette maison religieuse. La ville actuelle en a fait une sorte de musée de Cluny où des pierres tombales, des statues, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, arrachés aux décombres et amoncelés sous les arceaux du cloître, inclinent l'esprit à méditer sur la vanité même des méditations.

Plus rien, parmi les innombrables couvents dont partout on entend tinter les angélus dans la ville, ne rappelle les abbatiales splendeurs de Saint-Bavon. Elles ont passé aux églises, et en première ligne à celle qui devait hériter du nom du monastère, lors de la translation, en 1540, du chapitre collégial, à cette somptueuse cathédrale gantoise, décorée comme un palais d'une profusion de

marbres et de tableaux et où, à certains jours, le clergé des paroisses, dans l'éblouissement de ses cha-

subles, vient officier devant le trône de l'évêque. L'église, qui s'appelait alors Saint-Jean, était bâtie sur une crypte profonde et ténébreuse. Cette crypte existe toujours : là, sous la lumière brouillée des vitraux enfoncés dans le mur, s'accomplissent encore aujourd'hui les œuvres de catéchisation. D'énormes piliers trapus, reliés par des cintres, blanchissent dans le demi-jour humide. Et tout le long du pourtour se succèdent des chapelles, au nombre de quinze, avec peintures, boiseries sculptées, bas-reliefs et pierres tombales. L'une d'elles recouvrirait même la sépulture de Hubert Van Eyck et de sa sœur.

C'est sur ces ombres de la crypte que posent les trois nefs du temple, une sévère et merveilleuse ordonnance aboutissant aux magnificences du chœur, avec une succession ininterrompue de fastueux oratoires. Ce goût de l'étalage et de la dorure qui nous émerveillait à Anvers se reproduit ici dans toute sa force, sous forme de colonnes en spirale, d'architraves



Le Belfroi de Gand (voy. p. 331). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

surchargées de figures, d'autels chatoyants d'or, de verrières illuminées comme des brasiers, de sarcophages

ciselés comme des chasses, de grandes peintures rutilantes où Van Eyck, Rubens, Otto Venius, Pourbus, Van Coxcie ont prodigué le coloris.

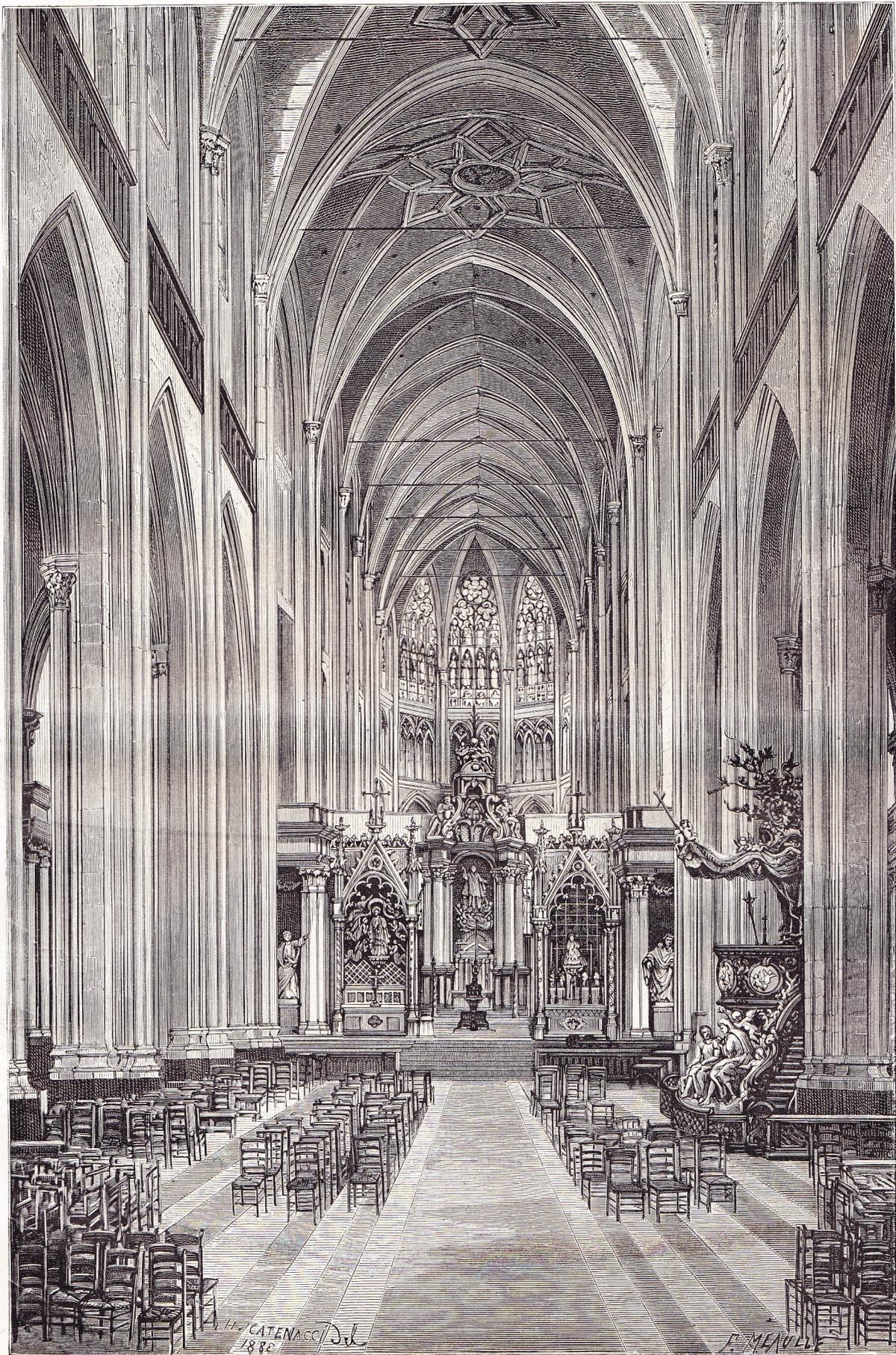
Dans une des chapelles se voit, en effet, du maître flamand à qui fut attribuée l'invention de la peinture à l'huile, cette admirable *Adoration de l'agneau*, devant laquelle l'esprit prend vaguement la posture de contemplation imaginée par le peintre lui-même pour les personnages de sa grande scène symbolique. A peine les volets du triptyque ont-ils tourné sur leurs gonds, comme les seuils d'or d'un paradis, qu'une lumière plus subtile que celle du jour naturel caresse les yeux, jaillie toute vive de la blancheur d'innocence de l'agneau et du rayonnement des adorations qui l'entourent, ainsi qu'une eau de grâce ruisselée des fontaines d'un divin amour. En même temps, l'oreille, affinée au contact des surexcitations de la vue, par cette loi qui répercute la vibration d'un sens à travers tous les autres dans une sorte de plénitude de sensibilité, perçoit des musiques séraphiques et lointaines, accords d'une infinie douceur faits des soupirs de toute une foule priante et, du fond des gouffres de l'extase, aspirant à la félicité des communions spirituelles. Aucune toile au monde, je pense, ne donne la commotion de ce chef-d'œuvre amoureux où les fleurs, tombées sur les gazons comme de la poussière d'étoiles, sont elles-mêmes pareilles à de la candeur qui aimerait, où un vent de mystique tendresse fait onduler les longs plis des tuniques blanches et tourbillonner l'encens des cassolettes dans les frissons de l'air, où la couleur, étincelante comme des gemmes liquéfiées et toute chauffée des rayons partout visibles d'un soleil qui ne l'est pas, semble tomber des urnes larges ouvertes du ciel en une pluie de tranquilles scintillations. L'agneau, debout sur l'autel, tourne une face presque humaine, animée d'un grand œil doux, vers les innombrables théories d'âmes et de vertus confondues dans ces magnificences d'apothéoses; à l'avant-plan de droite, les apôtres, les confesseurs et les martyrs, avec leurs rudes visages bruns, hâlés par la prédication au désert, labourés par les tortures du supplice, mais tous transformés par la sublimité de la foi; à gauche, les patriarches et les prophètes dans une majesté d'attitudes et de visages où, par l'effet de la révélation, se lit la constante approche du Très-Haut; puis, s'avançant du pas des processions, parmi un envollement de blancheurs et une clarté lactescente qui donne aux corps comme l'ondoiement des purs esprits, les onze mille vierges et martyrs balançant des palmes et des lis; et enfin, tout reluisants d'or et de pierreries dans l'éclat de leurs chasubles et de leurs dalmatiques, et semblables à un long fleuve de pourpre et de lumière coulant à travers un paysage, le groupe des saints évêques et des chefs d'ordres monastiques.

Au loin, dans la reculée du ciel, les tours de Munster, de Maesyeck et de Maestricht, dressées sur la même ligne que le Dôme de Cologne, ressemblent à des portecierges géants où l'artiste aurait rêvé d'allumer le feu

de ses filiales tendresses pour des lieux auxquels fut mêlée son existence.

Même devant les exubérantes ordonnances du *Saint Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand* la suave vision de paix et d'adoration demeure dans l'esprit et ne peut être oubliée. Et pourtant Dieu sait si Rubens, l'étonnant enchanteur, prodigua, dans cette grande toile royalement ordonnée avec une magnificence inégalée de mise en scène et un étalage somptueux de mitres, de dalmatiques, de manteaux de velours et de robes de satin, les magies de son étonnant génie de décoration! D'un beau geste théâtral et pourtant humain, ployant le genou sur les marches de l'escalier où l'accueillent les dignitaires de l'abbaye, grandes figures illuminées, sous les ors et les pourpres sacerdotaux, des feux d'un surnaturel couchant, le futur saint, en armes de guerre et recouvert des plis flottants d'un manteau de parade, fait son entrée dans le maternel giron de la grande institution religieuse, accompagné d'une suite de pages et d'écuyers, comme s'il s'agissait de quelque fastueux cortège pénétrant sous les voûtes parées d'un palais, aux accords des joueurs de théorbe et de viole. La toile est partagée en deux parties, selon le mode auquel le maître flamand revint plus d'une fois, notamment dans le *Saint Roch*, où une division semblable rend sensible une double action parallèlement prolongée. Tandis que, en haut, presque dans des gloires d'apothéose, le héros du tableau s'humilie comme d'autres se redressent, avec sa fière élégance de capitaine et de gentilhomme, on voit en bas, à l'avant-plan des degrés gravis par la suite, un seigneur à belle tête barbue se pencher sur un groupe de malandrins et puiser dans un plat porté par un page de pleines poignées d'or dont il soulage les haillonneuses misères prosternées à ses pieds. Deux belles dames, aux grasses poitrines tournantes sous des étoffes chatoyantes, et qui assistent à la réception avec un geste de surprise, surgissent au milieu de ces désolations, pareilles à de vivantes cariatides nullement grecques, mais plantureusement nourries de sève flamande, pour témoigner de l'éternelle tendresse du peintre pour la beauté forte en viande et haute en couleur qu'on voit fleurir comme un bétail heureux au soleil de son art.

Cependant, de chapelle en chapelle, les belles toiles, les marbres superbes, des miracles de ferronnerie et d'or ciselé se succèdent. Ici, le *Christ parmi les docteurs* de Fr. Pourbus, étrange et attirant tableau sur lequel est répandu l'éclat de la cour de Charles-Quint, celui-ci visible au premier plan, à côté de Philippe II, et plus loin, Granvelle et le duc d'Albe, une étonnante page d'histoire écrite par un contemporain et où l'on voit que ces hommes, chez lesquels nous sommes tentés de chercher des faces d'hyènes et de chacals, calomniant ainsi la bête qui souvent ressemble à l'homme bien plutôt que celui-ci ne ressemble à la bête, avaient des airs graves et froids de diplomates désabusés; là, un *Christ entre les larrons* de Gérard Van der Meer, puis encore une *Reine de Saba* de Lu-

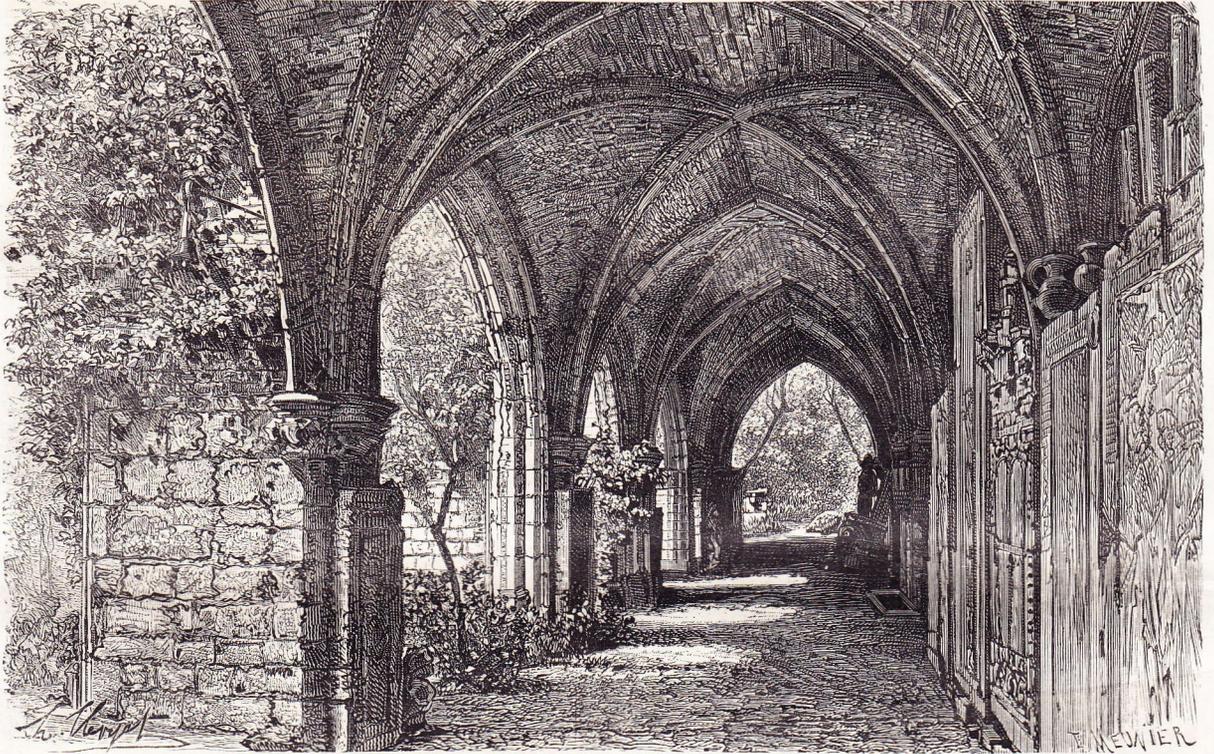


Intérieur de Saint-Bavon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

cas d'Heere, le *Mauvais riche* de Michel Van Coxcie, un *Christ sur les genoux de la Vierge* de Jérôme Van Honthorst, et plus loin une *Vierge adorée par les saintes femmes* de Nicolas Liemacker, presque une révélation pour ceux qui ne connaissent pas cet élève de Rubens qui alla prendre en Espagne la couleur enflammée, les ombres fuligineuses et les contours bordés de Zurbaran et de Ribera. C'est un entassement d'art qui ne finit pas, recommençant dans la grande nef avec la chaire de vérité du Gantois Laurent Delvaux, un *Arbre de la vie* ramifié en arborescences touffues, au pied duquel le Paganisme, un vieillard,

d'un mouvement admirable d'effroi et d'illumination, voit apparaître la Vérité, puis continue dans le chœur avec des cuivres merveilleux, de fins feuillages de bois, un étalage de marbres, notamment le mausolée du chanoine Triest, un prodige de matière ouvree, ciselée, dentelée, rivalisant avec le fini des Mieris et des Dov, la dernière œuvre de Jérôme Duquesnoy, qui de suite après monta sur l'échafaud pour une criminelle faiblesse de la chair.

Un catholicisme ami de l'image redondante et massive, des reliefs fastueux, de l'architecture contournée, du symbolisme matériel règne d'ailleurs dans presque



Le cloître de Saint-Bavon (voy. p. 332). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

toutes les églises de Gand. A Saint-Michel, dont la tour carrée, arrêtée à mi-hauteur, dresse au-dessus du porche comme un colossal moignon, et qui, en 1791, devenu temple de la Raison, vit se hisser sur ses autels, à la place du Dieu catholique, une statue de la Liberté, c'est Van Dyck qui attire les regards avec un *Christ mourant sur la croix*, un chef-d'œuvre de douloureuses et nobles élégances, dans une chaleur attiédie d'atmosphère coulant comme une vapeur autour des grises pâleurs des carnations. Même à Saint-Jacques, la sévère église du dixième siècle qui découpe dans l'air ses tours romanes, et à Saint-Nicolas, autre colosse

tout rongé de vétusté, la décoration théâtrale garde ses droits, augmentée encore, aux grandes fêtes de l'année, par l'étalage des trésors tenus sous clef dans les sacristies : les buires, les ostensoirs, les dalmatiques, toute une magnificence qui alors chatoie sous la flamme des verrières, constelle de proche en proche l'ombre des fonds et, comme une pluie de joailleries, se met à ruisseler le long des dalles.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)